

1

Des parents unis

En rentrant de l'école, le silence me saute aux oreilles. Je fais le tour : personne à la maison. Ça, c'est rare. Mes parents ne sont pas du genre absents.

Bon, d'abord, mettons les choses au clair. Quand je dis « mes parents », cela comprend ma mère et sa bande, ce qui fait sept personnes. Quand je parle de « la maison », il s'agit des trois étages de notre immeuble. Ma mère, voyez-vous, est si proche de ses amis qu'elle a bien voulu partager avec eux la joie d'être parent. Ce qui a fait de moi la

filles unique et bien-aimées d'un septuor parental. Imaginez ma joie, à moi !

Mes sept parents sont habituellement là, à mon retour. Aucun d'eux n'a ce qu'on appelle un travail stable. Ma mère, par exemple, passe ses journées à lire des livres, tout à fait bénévolement. « Il faut bien que quelqu'un les lise, tous ces livres ! » répond-elle à ceux qui s'en étonnent. « C'est mon action sociale. »

N'allez pas croire maman paresseuse. Non, elle travaille consciencieusement, prenant soin d'acheter les bouquins qui se vendent le moins, les lisant jusqu'à la fin, puis écrivant à l'auteur, pour bien lui prouver qu'il a eu un vrai lecteur. Maud Marsan est une bonne personne.

De toute façon, avec l'argent que lui versent papi et mamie, elle n'a pas besoin de salaire. Que voulez-vous ? Mes riches grands-parents ne peuvent tout simplement pas se permettre d'avoir

une fille et une petite-fille uniques pauvres.

Donc, à mon retour de l'école, maman n'est pas calée dans son fauteuil de lecture. Je crie :

– Y a quelqu'un ?

Pas de réponse... Hector, l'amoureux de maman, manque aussi à l'appel.

Peut-être connaissez-vous Hector ? C'est Totor le clown. Vous savez, celui qui libère ses spectateurs de toutes les règles de politesse ? Non, vous ne le connaissez pas, bien sûr. Il y a des années qu'on ne l'a plus engagé pour semer la pagaille à une fête d'enfants ou de bureau. Son action sociale était trop efficace et les effets en étaient terrifiants. Il devrait donc se trouver à la maison, comme d'habitude...

Il reste l'autre « H » : Horatius qui, lui, passe sa vie dans la grande chambre donnant sur la cuisine. Notre poète se

compare à une chenille retirée dans son cocon. Ses poèmes sont des papillons. Quand il compose, Horatius n'entend plus ce qui se passe ici. Il se retrouve au loin, dans la belle Haïti qu'il a fuie. Je cogne doucement à sa porte pour le ramener tout aussi doucement au Québec. Puis j'entrouvre... Pas là non plus!

Je grimpe l'escalier extérieur vers l'appartement du deuxième, où habite justement le deuxième couple de la bande. Carl et Clara brillent aussi par leur absence. Pas comme des 100 watts. Comme des 40, plutôt, puisque ces deux-là sont plus souvent absents que les autres.

Clara est chanteuse. Elle pousse des chants révolutionnaires dans le métro. On peut donc dire que sa carrière vole aussi bas que sous terre, mais c'est son choix. Clarinette boude le show-business.

Quant à Carl, il est homme à tout faire et son action sociale consiste simplement à tout faire « sous la table ».

Personne, donc, à cet étage! Il ne me reste plus qu'à grimper l'escalier intérieur menant aux petits appartements du troisième. À gauche, celui de Betty, qui fait des ménages, et de petits sabotages, à Westmount. Normalement, elle est revenue de mission à cette heure-ci.

Pas aujourd'hui...

À droite, celui de Jérôme, le roi de la combine, toujours fourré devant son ordinateur et dont je préfère ignorer la nature exacte de l'action sociale.

Ordinateur éteint!

Et s'ils étaient tous réunis derrière la maison, dans leur cher garage-labo sous les grands arbres? Je dévale les escaliers.

Cette fois, je sors ma clé. La porte du labo est la seule que mes parents pensent à verrouiller. Pas un son, mis à part les battements assourdissants de mon cœur... Qu'est-ce qui l'a mis dans cet état, les escaliers ou l'inquiétude ?

La vieille porte de bois grince sur ses gonds rouillés.

Pas un chat. Il manque toutes les bicyclettes, sauf la mienne, et les 14 bidons de la colle spéciale récemment mise au point par Carl.

Maintenant, je le sais de façon certaine : LES FORCES DU DÉSORDRE VONT ENCORE FRAPPER !



C'est leur faute si je me ronge les ongles. Que faire d'autre, dans l'attente de leur nouveau mauvais coup ? Je

ronge, je ronge, comme un castor. Je marche, je marche, comme un lion en cage, de long en large, d'une fenêtre à l'autre. Soudain, je vois une bicyclette s'engouffrer dans l'allée qui mène au garage-labo.

Je me précipite sur le balcon arrière. Deux autres bicyclettes arrivent de chaque côté de la ruelle, puis une quatrième. Maman saute de selle et ouvre la porte du garage. Les quatre montures ne sont pas sitôt rangées que les trois cavaliers manquants rappliquent de trois différentes directions.

Par la fenêtre du garage, je vois mes parents sauter et se taper dans les mains, avant de ressortir, les joues et l'œil en feu.

- D'où vous venez, comme ça ?

Dès qu'ils m'aperçoivent, ils ralentissent le pas, comme pris en faute. Je me tasse pour les laisser entrer. Maman

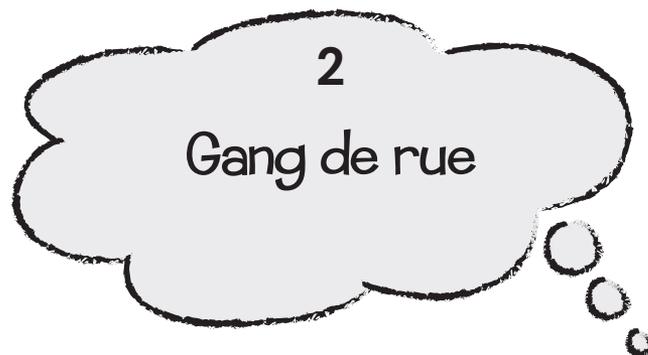
reprend son aplomb et m'annonce fièrement qu'ils ont paralysé la circulation, en pleine heure de pointe.

– Puis elle n'est pas près de finir, cette heure-là! Ils en ont pour des jours à dégager les rues!

Carl lève les deux poings en l'air, victorieux, et lance:

– Grâce à la colle de qui?

Maman, elle, court dans le salon et allume la télévision. Elle adore entendre parler de son œuvre.



Des images de rues bloquées défilent sur l'écran, prises du haut d'un hélicoptère. On entend la voix d'un journaliste:

– Une colle d'une résistance et d'une adhérence phénoménales aurait été déversée en minces filets, en travers de plusieurs artères du centre-ville. Des témoins ont vu des cyclistes répandre la sinistre traînée dans leur sillage.

Sur ces mots, une jeune femme apparaît à l'écran, un micro brandi sous le nez. Elle témoigne:

– La bicyclette a traversé le trafic à toute vitesse. Elle a passé d'une ruelle à l'autre. Y avait comme des bidons de peinture, fixés à l'arrière. Du liquide noir coulait de l'un d'eux. Par un trou, je suppose. Ça faisait une ligne de bord en bord de la rue. Dans chaque voie, des autos l'ont franchie. Elles se sont toutes arrêtées net, les pneus d'en avant déjantés! C'est fou, le caoutchouc était resté collé sur la ligne. Les autos qui suivaient se sont tamponnées. Le bruit était épouvantable...

La jeune femme ne dit plus rien, les yeux ronds, comme si elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle vient de nous raconter.

Mes parents rigolent, alors qu'on nous montre les véhicules abandonnés, leurs occupants qui rentrent à pied...

– Un autre témoin a eu la présence d'esprit de photographier un des malfaiteurs.

Maman se lance à deux doigts de l'appareil, mais le cliché ne révèle pas grand-chose: une silhouette noire qui pédale, une tuque enfoncée jusqu'aux verres fumés, un col roulé déroulé jusqu'au nez, deux bidons accrochés derrière sa bécane.

– Si quelqu'un se croit en mesure d'identifier un des saboteurs, reprend le journaliste, qu'il compose le numéro de téléphone apparaissant au bas de l'écran. Il y aurait eu plusieurs cyclistes, mais nous en ignorons toujours le nombre exact. Chose certaine, leur action a été savamment planifiée, à la seconde près, chacun participant à créer une sorte de toile d'araignée dont peu d'autos ont pu s'échapper. Le centre-ville est paralysé.

Cette fois, c'est le chef d'antenne qui apparaît pour livrer gravement l'information tant attendue:

– Nous apprenons qu’il s’agit d’un nouveau coup des Forces du désordre. Adèle Chiasson nous en dit plus long... Adèle, vous vous trouvez présentement sur le boulevard René-Lévesque...

– Oui, Pascal. Vous voyez ce que je tiens? Il s’agit du dispositif dont se sont servis les vandales. On en a retrouvé cinq, dans différents coins de la ville, mais il pourrait y en avoir davantage. Chaque bicyclette était munie de cette barre retenant les deux bidons troués que vous voyez ici. Le cycliste pouvait faire basculer ou relever un ou l’autre de ces contenants de colle, à volonté. On constate aussi que le dispositif était éjectable, et qu’il a été éjecté, une fois le forfait accompli. Les Forces du désordre se montrent toujours aussi ingénieuses, Pascal...

Mes parents font la vague, tout sourire.

– En effet, Adèle. Les travaux de nettoyage ont-ils commencé?

– Voilà le plus grave, Pascal. La colle utilisée ne semble pas vouloir perdre de son adhérence et les ingénieurs de la ville se demandent comment ils pourront en débarrasser nos rues. Selon eux, faire breveter cette glu phénoménale aurait pu rapporter une fortune à son inventeur.

– Plutôt mourir! s’écrie Carl.

Mais Pascal ne l’entend pas, bien sûr, et poursuit:

– On a retrouvé un communiqué revendiquant l’attentat, Adèle?

– En effet, Pascal, juste ici à mes pieds, le tract est collé dans la glu. On y reconnaît bien le style anarcho-poétique de la fameuse bande et surtout sa marque de commerce, la petite cage d’oiseau ouverte.